

**« UNE SORTE  
DE FIERTÉ EST  
REVENUE »**

**ENTRETIEN AVEC LE  
RAPPEUR EL RASS**



*El Rass (الراس) est un rappeur libanais basé dans le quartier de Hamra, à Beyrouth. L'an dernier, il a sorti un album Adam, Darwin wal batriq (آدم، داروين والبطريق) en collaboration avec Munma. J'ai eu l'occasion de l'interviewer durant le mois de février 2015. Cet échange permet d'esquisser les contours du rap underground arabe. En partant de la question de la musique, il contribue également à effleurer quelques réalités sociales et politiques de la région.*

*Ton retour au rap est récent. Pourquoi as-tu repris ?*

Quand je suis revenu à Beyrouth en 2008 [après des études supérieures en France], j'ai travaillé dans le journalisme. En parallèle, je sentais que j'avais besoin de refaire de la musique. Avec le journalisme, en étant aussi bien impliqué pendant la première période de la révolution, ça m'a donné une vue sur certaines choses. En même temps, j'étais sous grande pression, j'avais besoin de sortir quelque chose. Donc voilà, j'ai recommencé à faire du rap, ce n'était pas vraiment un projet, j'étais encore dans le journalisme. Je n'avais pas vraiment l'intention ni de me consacrer à ça, ni même... Je n'imaginai même pas en arriver là. C'est un peu surprenant.

*Les révolutions arabes ont donc été un moteur pour toi ?*

Je ne sais pas si ce sont les révolutions en soi qui ont fait ça. C'était plus ma propre position, ce que je ressentais dans la réalité dans laquelle on était. J'ai beaucoup profité du temps où je ne faisais pas de musique pour apprendre plein de choses sur la musique, sur d'autres genres aussi. J'ai toujours beaucoup traîné avec des musiciens. En revenant au Liban, j'ai vécu pendant un an avec quelqu'un qui a vraiment la tradition de la musique arabe, rythmiquement et mélodiquement, j'ai beaucoup appris de lui. Et oui, il y a un moment où j'ai senti qu'il y avait un truc qui était en tension à l'intérieur, qui était trop fort pour ne rien faire. J'avais besoin d'extérioriser toutes les opinions accumulées, toutes les tensions vis-à-vis des événements à l'échelle collective ou à l'échelle individuelle. *Khalass*, il y a un moment où c'est trop lourd. Et puis, voilà, j'ai commencé à faire des trucs, j'ai mis une chanson sur Soundcloud, ça a fait quelques réactions. J'ai rencontré Munma [compositeur libanais et complice régulier d'el Rass], on a fait un morceau ensemble, puis un album et c'est parti quoi !

*Tu es un peu dépassé par ça ?*

Oui ! Je viens d'une période, quand on faisait du rap en 98-99, on était vraiment des extraterrestres. Ce n'était pas comme maintenant, et puis c'était à Tripoli, pas à Beyrouth. En plus, il y avait encore l'occupation syrienne... Toute la société au Liban, au niveau de la sexualité, de l'apparence, de l'opinion, au

niveau de tout... on était dans une autre époque ! Je venais de cette perspective-là, et en 2011 quand je me dis « je vais faire du rap », dans ma tête ça restera pour moi et mes potes. Et là, je me retrouve avec des centaines de clics par jour sur ma page Soundcloud, sans que je ne fasse rien. Tu te dis qu'il y a un truc... C'est là que je pense que les révolutions ont joué un grand rôle. Il y a une tendance - dans les médias, que ça soit ici ou à l'extérieur - à voir les révolutions comme une sorte de... Il y a l'idée de la révolution en général, de la voir comme une sorte de formule qui s'applique à toute période historique, à tout contexte culturel. Ce n'est pas le cas, pour moi si la révolution est juste un motif qui se répète, ce n'est pas une révolution c'est une idéologie. La chose la plus importante qui a eu lieu, c'est que nos sociétés arabes ont dépassé une certaine barrière en ce qui concerne l'expression premièrement, et surtout en ce qui concerne les idées. On était pendant longtemps dans une sorte de paralysie, dans le sens où l'on n'osait même pas réfléchir à des alternatives autres que ce qui nous est offert comme ça en premier plan - et qui est complètement pourri -, mais nos sociétés n'imaginaient pas qu'il y avait des possibilités de changement. Ça nous touchait tous, même les plus enthousiastes parmi nous arrivaient à un moment à se dire que c'était foutu. Et puis, cette énergie est venue, ce qui s'est passé, tout ça... Ça a chamboulé l'ordre des choses et les gens - surtout les jeunes - ont eu besoin de trouver de nouvelles références. Anecdotiquement, par exemple, si tu compares l'utilisation de Facebook par les Arabes, avant les révolutions et après les révolutions, tu remarqueras quelque chose de flagrant. Avant les révolutions, c'était mal vu par la communauté arabe des utilisateurs de Facebook et d'autres réseaux sociaux d'écrire en arabe, c'était ringard, c'était caduc. Après les révolutions, c'est devenu complètement le contraire. Je pense qu'il y a une sorte de fierté qui est revenue, une sorte de sentiment collectif de possibilités.

*Quels sont les rapports entre les rappeurs des différents pays arabes ?*

Quand je suis rentré au Liban, je ne connaissais personne de la communauté rap ici. La première personne avec qui j'ai beaucoup traîné - avant que je me remette à faire du rap - c'était Hamorabi [rappeur franco-libanais]. Je l'ai rencontré ici, par hasard, et pour moi il était un peu la raison pour laquelle je me disais qu'il s'était passé quelque chose depuis mon départ. Hamorabi doit avoir six ou sept ans de moins que moi. Je voyais quelqu'un de plus jeune que moi, qui a une approche et une culture du rap complètement différentes des miennes, mais je trouvais qu'il y avait quelque chose. Ensuite le travail avec el Far3i [rappeur palestinien de Jordanie], personnellement ça m'a ouvert un nouveau public et vice-versa. Ça a aussi joué au niveau de la construction de ce que l'on fait, ça nous permettait d'avoir des discussions super riches. La première fois que j'ai rencontré el Far3i à Beyrouth, on a parlé pendant quinze minutes et puis c'est parti en freestyle pendant quatre jours.



*J'ai été impressionnée par l'énergie qui se dégage ici durant les soirées, je n'ai jamais vécu ça en France. Il y a cette facilité à freestyler, une manière de communiquer par ce biais. Qu'est-ce qui pourrait expliquer ce besoin ?*

Déjà, c'est clair que tous les rappeurs que je connais sont des gens sous pression. À cause des conditions dans lesquelles on vit, et puis il y a ce besoin de communiquer, ce besoin de dire des choses qui viennent de quatre siècles de silence. Donc oui, il y a un sens de l'urgence énorme, mais cette idée de communiquer entre rappeurs est aussi stimulée par une forme de légitimation. Quand tu es libanais et que tu te retrouves dans le même lieu avec des rappeurs tunisiens, palestiniens, jordaniens, syriens, etc. sans beaucoup de rationalisation, il y a un terrain commun qui s'établit très fortement, il y a une résonance énorme. Du coup, on a plein de choses à se dire les uns les autres, on a plein de choses à discuter. Franchement des fois c'était de l'ordre de la thérapie. L'un de nous est dans la merde, dans le doute, etc., tout ça sort dans le freestyle, quelqu'un d'autre lui répond. Je pense que ça s'établit comme ça. Et puis, si tu veux puiser dans des raisons plus culturelles, oui, on a une tradition verbale dans la langue arabe, et dans l'espace culturel arabe, qui peut-être n'existe pas aussi intensément dans l'ensemble de la culture européenne, voire anglo-américaine. On met beaucoup de poids sur l'expression verbale et sur la langue. Et puis, il y a tellement de façons différentes de prononcer la langue arabe, ce qui donne de grandes différences en terme de choix rythmique ou

de sonorité. En même temps, grâce au rap, on a beaucoup amélioré notre compréhension des différents accents. Mais aussi, tu améliores énormément ta compréhension de ta société et de sociétés que tu ne connais pas. En fait, tu comprends qu'elles sont régies par les mêmes dynamiques qui règnent sur ta propre société. Il y a un aspect magique dans la chose, c'est un lieu dans lequel tu n'es pas, mais que tu connais, parce que tu connais ton lieu et que ça fait une résonance incroyable. Ça produit aussi une sorte d'addiction, Beyrouth est un peu un espace de rencontre, pour moi c'est surtout un espace d'adieu. Quand Boikutt [rappeur palestinien], ou n'importe qui, vient ici pendant un moment, il y a toute une dynamique qui commence à bouger autour de la présence de cette personne. On développe une addiction, parce que, idéalement, c'est le genre de vie qu'on veut mener, que l'on soit tous ensemble en train de taffer.

*L'autre aspect qui me marque ici, c'est la coexistence des divergences politiques, comme dans le morceau « Souret Sourya » de l'album Khat Thaleth (album produit par Stronghold Sound) où toi et Hamorabi vous confrontez deux visions politiques opposées. Cela donne l'impression que vous privilégiez la dynamique collective à la rupture.*

Même plus que ça! Franchement les moments les plus déprimants dans le contexte sont résolus par le fait d'observer et de se dire qu'il n'y en a pas un qui réfléchit de la même sorte que l'autre, qui a les mêmes opinions, mais aussi qui a les mêmes directions stylistiques et artistiques. C'est ça qui est encore mieux que le fait que l'on ait des opinions politiques différentes : on a des approches complètement différentes de ce que c'est, maintenant, de faire du rap arabe. Mais il y a une sorte de positionnement qui se fait vis-à-vis du respect que tu as pour le style de l'autre. Moi, qui suis beaucoup intéressé par les idées véhiculées, j'ai très souvent pris l'initiative de poser des questions aux rappeurs que je connais sur un truc qui m'a un peu choqué, de savoir ce qu'ils pensent derrière. Ça a souvent été super enrichissant. Après, il ne faut pas oublier que cette dynamique n'est pas généralisable à l'ensemble du rap arabe. Si tu veux comparer en volume à l'ensemble des gens qui se réclament du rap entre les rappeurs du Golfe qui font des trucs bling-bling à l'américaine, entre les armées de rappeurs égyptiens old school, etc. Ils sont beaucoup plus nombreux que nous. Je ne pense pas que l'on soit en train de parler génériquement du rap arabe, on est en train de parler de quelque chose de spécifique. Si tu essaies de voir ce qu'il y a de spécifique dans ce cercle, tu te rends compte que c'est une certaine exigence vis-à-vis des contenus, du flow, du style artistique, etc. Cette exigence-là n'aboutit pas aux mêmes choix stylistiques, mais elle aboutit à un certain minima de qualité. Du coup, ce sens de l'exigence explique pourquoi on a pu passer souvent - pas avec tout le monde - du stade de collaboration artistique au stade de réelles amitiés. Ce sens de l'exigence est une réelle valeur, elle a beaucoup de conséquences sur la façon dont tu mènes ta vie, pas juste sur tes choix artistiques.

*Quelles sont les thématiques récurrentes des morceaux, ce qui a tendance à vous obséder ?*

Franchement oui, il y a des motifs d'obsession, mais il y a aussi une thématique d'élargissement de l'angle de vue. Généralement c'est un rap qui est, d'une façon ou d'une autre, engagé. C'est clair que les thématiques - en général - de l'occupation, du colonialisme, des dictatures, des libertés sociales, des valeurs morales, de la corruption éthique de notre société, etc. sont des thématiques très récurrentes. Mais on commence de plus en plus à avoir des choses beaucoup plus personnelles. Il y a aussi une tendance à l'ego trip à la sauce du rap arabe, le bon ego trip qui amène au politique et au social. Souvent la troisième personne que l'on casse dans ce style-là, c'est un stéréotype social, politique ou religieux. On passe facilement du personnel au politique. Mais aussi, par exemple je viens de finir de produire un morceau pour Yazan al Asli [rappeur syrien] sur son expérience en taule aux Émirats [al Qessah], c'est un morceau assez hardcore, ce n'est pas une thématique très commune dans le rap arabe.

Il n'y a plus cette contrainte, ou même facilité, à juste régurgiter les mêmes positionnements, parce que l'on a envie d'avoir une valeur ajoutée dans ce que l'on propose. Franchement, depuis que j'ai quinze ans j'écris des morceaux sur la Palestine, j'ai trente piges... Si je n'ai pas quelque chose à amener à la discussion vis-à-vis de la Palestine, je ne vais pas juste redire la même chose. Quand il y a eu la dernière offensive sur Gaza, je recevais plein de messages pour que je fasse un morceau dessus. Non, qu'est-ce que je vais dire sur Gaza? Il y a un moment de répétition, où je peux avoir de réels doutes sur mes intentions, parce qu'en fait si je fais un nouveau morceau dessus, ça veut dire que c'est moi qui en profite, ce n'est pas Gaza! J'utiliserais la valeur émotionnelle de ce lieu pour ne rien dire qui apporte quoique ce soit, mais qui m'apporterait la popularité ou le crédit d'avoir fait un morceau sur Gaza. Pour moi, ça ne veut absolument rien dire. Il y a aussi cette conscience qui évolue. Ce qui est génial, c'est que tu as des gens, surtout les plus jeunes, qui ont tendance à être toujours dans la casse. Tu as des moins jeunes qui n'apprécient pas toujours cette attitude, mais ils profitent de cette casse pour ne pas s'évaporer, pour rester en attache avec la réalité. Je trouve ça génial, parce qu'il y a cette sorte de culture de la parano dans le rap, pas seulement le rap arabe. Cette culture de la parano peut aller dans l'extrême, mais de manière générale elle est plutôt constructive, il y a cette critique de soi qui s'installe systématiquement. Ça crée un moteur interne de développement, en douceur, sans créer les grosses tensions du débat. Ça se passe chacun dans son coin, parce que l'autre aspect de cette parano, c'est que personne n'osera dire qu'il s'est senti visé... C'était quoi la question déjà?

*Initialement c'était les thématiques récurrentes du rap arabe.*

Je pense que, depuis 2011-2012, on est passé du rap en arabe à un son aussi spécifique que celui de Boikutt, à la guitare sèche d'el Far3i, aux beats de Munma, etc. On est arrivé à ce stade où les spécificités deviennent vraiment caractéristiques, c'est là que l'on est passé du rap en arabe au rap arabe. Du coup ça se reflète aussi sur les thématiques, on commence à s'intéresser encore plus aux thématiques micro auxquelles on est exposé et pas juste aux choses qui ont des résonances internationales. Une discussion très longue, et qui probablement ne s'arrêtera jamais, c'est celle sur le régime syrien. Ma perspective, en tant que personne qui a vécu sous l'occupation de l'armée syrienne à Tripoli pendant très longtemps est très différente de la perspective d'un Palestinien qui vit sous l'occupation de l'armée israélienne, avec toute la complexité de la situation politique. Ça veut dire que l'on a des perspectives très différentes sur le même sujet, de là on arrive à échanger sur ces réalités et à créer entre nous une réalité commune qui intègre ces deux expériences.

*Il y a un profil un peu type des personnes qui écoutent ta musique?*

Non, pas du tout. Je suis de très près les gens sur les réseaux sociaux, ils n'ont rien à voir. J'ai des followers qui repostent toutes mes chansons et qui ont des photos de profil de Bashar al Assad, j'en ai plein qui ont des drapeaux de l'Armée Syrienne Libre, et même des fois de factions un peu plus hardcore islamiques. Il y en a qui ont des photos des Frères Musulmans et d'autres qui sont super anti-religieux.

*Alors qu'est-ce qui les réunirait?*

C'est ça aussi le pouvoir de la musique, c'est aussi la capacité que le rap - la musique, le texte - nous donne à nuancer ce que l'on a à dire. Un supporter de Bashar al Assad, il est en train d'écouter un morceau comme « Ummat al Thulum », au début je suis en train de casser le régime, mais ensuite j'attaque l'Arabie Saoudite, les États-Unis, les religieux, etc. Là, sa position idéologique devient moins tranchante, parce que tu ne viens pas en disant « vous devez décider où vous en êtes », ça amène une certaine flexibilité. Pareil, sur les religions, l'Islam par exemple, personnellement je n'ai pas une vision manichéenne de la religion. C'est quelque chose qui existe très fortement dans ma culture personnelle, mais que j'ai reformulé en quelque chose qui pourvoit mon univers intellectuel et social. Les gens qui ont des sensibilités religieuses fortes vont trouver que je fais beaucoup la critique de la religion, mais en même temps ils vont sentir qu'il y a un terrain commun avec eux, parce que je mets aussi en valeur certains aspects positifs qui existent dans ce domaine. C'est ça qui est génial, on peut faire de la nuance, à part pour ceux qui choisissent de restreindre leur public, qui ont un fond idéologique très fort.



**Propos recueillis par Olivia Nashara pour Bboykonsian**  
**[www.bboykonsian.com](http://www.bboykonsian.com)**  
**<http://nashara.org>**

**El Rass : <https://soundcloud.com/el-rass-the-head>**

